8 juin 1987 N° 11

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Enfance et apostolat..... 1
Marie : la seule vraiment enfant..... 2
« Pourquoi se tourmenter puisque Dieu est là ? »..... 4
Pour une "sainteté" dans la joie à la suite de Thérèse de Lisieux et d'Anne de Guigné : Claire de Castelbajac (1953-1975)..... 6

Enfance et apostolat

par le Père Bernard Housset

Dans quelques mois, un Synode va se tenir à Rome. Il est consacré à l'apostolat des laïcs, à leur vocation et à leur mission. L'un ne va jamais sans l'autre.

Les enfants sont-ils concernés ? Oui, directement. En effet, ils ne sont pas seulement objets de l'apostolat, mais aussi sujets et acteurs. Le Concile Vatican II l'a reconnu de manière explicite dans son décret sur l'apostolat des laïcs : « Les enfants (comme les jeunes) ont une activité apostolique qui leur est propre. A la mesure de leurs possibilités, ils sont les témoins vivants du Christ au milieu de leurs camarades (n° 12).

Les enfants sont certes l'Église de demain ; ils sont riches de possibilités que leur éducation humaine et chrétienne va peu à peu mettre en valeur. Mais ils sont déjà l'Église d'aujourd'hui, membres à part entière du Peuple de Dieu, laïcs au sens fort de ce terme et non pas chrétiens de seconde catégorie en attendant de devenir adultes. Les enfants sont des baptisés. La fécondité de ce sacrement n'a pas à espérer l'âge de la majorité civile pour porter des fruits et s'épanouir. Si cette fécondité se manifeste avec splendeur chez des êtres comme Anne de Guigné ou Maria Goretti, tous les baptisés sont appelés à une mission.

Cet apostolat comporte, à la fois, la sanctification des personnes et la transformation du monde pour qu'il devienne conforme à la volonté du Père.

Sans doute, les enfants ont-ils peu de moyens pour participer directement à la transformation de notre univers… même si, par leur regard neuf, la fraîcheur de leur comportement et leurs questions parfois naïves, ils font redécouvrir la nouveauté permanente de l'Évangile aux adultes, trop souvent routiniers et satisfaits, que nous sommes.

Mais les enfants peuvent être tout-à-fait des apôtres en nous montrant que la sanctification est un don qui vient de Dieu. Le Saint c'est d'abord Lui. Le prophète Isaïe, dans la triple acclamation reprise après la Préface, rend grâces à Dieu d'être trois fois Saint. Par le Christ et dans son Esprit, le Père nous rend tous participants de Sa Sainteté, de Sa "nature divine" (II Pr 1,4). Par le Fils Premier-Né et à sa suite, Il nous fait devenir ses enfants par adoption.

Cette sanctification est certes une tâche à accomplir qui met en jeu les responsabilités humaines. Dieu ne fait rien sans nous, encore moins contre nous. Mais elle est d'abord un don à accueillir, en toute gratuité, sans mérite de notre part. Voilà pourquoi l'Église a toujours cru à la valeur du baptême des enfants dès leur naissance.

Certains chrétiens sont tentés de devenir propriétaires de leur apostolat, d'ériger en absolu ce qui n'est qu'une méthode. De ne plus se laisser bousculer par l'inattendu de Dieu. Les enfants qui vivent leur baptême à travers leurs péchés, nous révèlent que, devenir saints c'est reconnaître que le Père a sans cesse l'initiative et la maîtrise de ses dons. C'est laisser agir la vitalité du Christ Ressuscité qui permet à chacun de donner le meilleur de lui-même. C'est faire confiance à l'Esprit, comme un enfant fait spontanément confiance lorsqu'il se sent aimé.

C'est en acceptant d'être dépossédé de soi que l'on trouve sa plénitude. C'est d'abord en accueillant que l'on devient adulte dans le Royaume. L'enfance de l'Évangile n'est pas une attitude infantile. Elle est la participation à « l'éternelle enfance de Dieu », c'est-à-dire son éternelle Sainteté.

Père Bernard Housset, Secrétaire National de Pastorale Familiale

Marie : la seule vraiment enfant

par Renée de Tryon-Montalembert

L'an 2000 marquera le bimillénaire de la naissance de Jésus-Christ. Jean-Paul II, depuis le début de son pontificat, nous exhorte à préparer cet événement d'Église dans l'Esprit-Saint, avec Marie et comme un grand Avent. Il nous en

parle dans *Redemptor Hominis*, et dans son homélie de Lourdes du 15 août 1983 ; puis dans *Dominum et Vivificantem* ; et, sans compter encore d'autres interventions, dans sa dernière encyclique sur la Vierge Marie, *Redemptoris Mater*, nous pressant d'intensifier notre préparation spirituelle dans « la perspective de l'an 2000 désormais proche, où le Jubilé du bimillénaire de la naissance de Jésus-Christ porte en même temps notre regard vers sa Mère »[1].

C'est dans ce but qu'il a voulu procurer au Peuple de Dieu tout entier la grâce et la joie d'une Année mariale : une initiative de caractère exceptionnel ; puisque le seul précédent, au plan de l'Église universelle est celui de l'Année mariale décrétée par Pie XII en 1954, en vue de fêter, à l'occasion de son centenaire, la proclamation de l'Immaculée Conception.

Cette Année mariale va être l'occasion d'études théologiques, de rencontres, de manifestations de la piété populaire. Il convient de s'en réjouir et, chacun à sa place, selon le rôle qui lui est imparti, d'y participer du meilleur de ses forces et de son amour.

Mais la dimension essentielle demeure toujours intérieure : c'est à « un grand retournement » que Jean-Paul II ose convier toute l'humanité, il s'agit de se convertir : individus, collectivités, peuples nations[2]; c'est-à-dire, pour chacun, de redevenir cet enfant dont il porte en lui-même l'identité secrète et la mystérieuse nostalgie.

N'est-ce pas dès lors un appel à nous tourner vers Celle qui est et qui demeure à la fois la toute Pure parce que destinée à devenir la Mère du Dieu Saint ;

– mais aussi la toute Miséricordieuse parce qu'il lui est donné d'accueillir dans les bras de sa virginale tendresse la foule innombrable des pécheurs que nous sommes ;

– et enfin la toute Sainte, parce que, miroir sans souillure de « l'éternelle enfance de Dieu »[3], elle est et demeure pour jamais la seule vraiment enfant ? « Une petite fille, cette Reine des Anges ! » Bernanos ne craignait pas de la saluer ainsi, reconnaissant en son regard « le seul regard vraiment enfantin, le seul vrai regard d'enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur »[4].

Puisse-t-elle, en cette Année mariale qui lui est consacrée, nous préparer à ce grand Jubilé, charnière de deux millénaires, où nous fêterons la naissance de cet Enfant, Fils éternel de Dieu, qui a fait de nous des enfants authentiquement

1 *Redemptor Hominis*, 1 ; *Dominum et Vivificantem*, 66 ; *Redemptoris Mater*, 3.

2 *Redemptoris Mater*, 52

3 Expression de Paul Claudel.

4 Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Plon, 1936, pp. 256-264.

adoptés par son Père devenu le nôtre (Jn 20,17).

Puisse-t-elle en cette Année mariale où elle nous précède sur les chemins du Royaume, travailler avec nous et pour nous à ce que se lève, dans et par l'Église, tout un Peuple d'enfants !

Puisse-t-elle, dans ce but nous apprendre à la faire connaître, aimer, prier par les enfants, tous les petits enfants du monde.

Mais puisse-t-elle aussi travailler avec nous et pour nous, à ce que se lèvent des hommes, des femmes de tout âge, de toute condition et de toute culture qui, retrouvant à travers la pureté des Béatitudes évangéliques le chemin de l'Enfance, voie authentique de sainteté, laissent resplendir à travers eux le Visage de l'Église, radieuse et belle, comme une Enfant.

Renée de Tryon-Montalembert

« Marie, coin d'enfance où aime se retirer l'homme vieilli par le péché ! Marie, jardin fermé où se cache pour demander pardon l'homme qui crânait devant les autres ! Et quel jeu admirable de l'amour de Dieu qui, pour ne pas effaroucher, dissimule sa justice derrière la tendresse de sa mère ! » (Cardinal Etchegaray).

« Pourquoi se tourmenter puisque Dieu est là ? »

par un prêtre du diocèse de Paris

Ce fut je pense, au printemps 1934 qu'au cours d'une réunion mensuelle du "Groupe d'entraide sacerdotale" (G.E.S.) fondé par le P. Gaston Courtois, nous eûmes une conférence du P. Lajeunie, dominicain. Il venait, ce jour-là, nous parler d'une petite fille dont le nom m'était sans doute encore inconnu : Anne de Guigné. Son supérieur lui avait un jour confié un dossier la concernant en lui disant : « Il faut que ce soit un théologien de la grâce qui étudie cela ». A mesure qu'il s'y était plongé, il avait été effectivement émerveillé du travail de la grâce dans l'âme de cette petite fille, volontaire et capricieuse en ses premières années, mais qui avait opéré une "conversion" à l'âge de 4 ans lorsque son père disparut à la guerre de 14 ; elle s'était promis alors de « ne plus jamais faire de peine » à sa mère. Le P. Lajeunie nous convainquit de la "sainteté" de cette petite, emportée elle-même à 10 ans et demi, le 14 janvier 1922, et dont il avait publié une biographie.

J'ai particulièrement conservé le souvenir de cette précision qu'il nous avait donnée :

« De crainte de m'être laissé aller à un enthousiasme excessif, j'en voulus recueillir les témoignages précis de ceux qui avaient connu Anne. Je me suis notamment rendu au chevet de la religieuse qui lui avait enseigné le catéchisme durant cinq ans et qui, à ce moment, s'acheminait vers la mort, et je lui ai dit : "Ma Mère, au moment où vous vous préparez à paraître devant le Seigneur, je viens vous poser une question particulièrement grave puisqu'elle peut déterminer le jugement de l'Église : durant les cinq années où vous avez suivi Anne, quels défauts, ou fautes, avez-vous constatés chez elle ?" Après un moment de silence, elle m'a répondu : "Sincèrement, je ne vois rien". Et comme j'insistais en disant que cela me semblait impossible, elle m'a dit : "Puisque vous insistez, je vous citerai deux traits dont je me souviens. Une fois, à la veille des vacances, on demandait aux enfants où ils iraient. Anne a répondu : "Au château de la Cour, à Annecy-le-Vieux. C'est le plus beau château du pays". Peut-être un mouvement de vanité ! Une autre fois, durant une récréation, les enfants se lançaient des oranges. Je leur ai dit de cesser. Anne n'avait-elle pas entendu ? Toujours est-il que j'ai dû le répéter une deuxième fois pour qu'elle s'arrête". »

Je me rappelle aussi ce qu'avait dit "Demoise" : « Quelquefois, elle s'enfonçait les ongles dans les paumes des mains, en disant : "J'ai envie de me mettre en colère" ; mais elle gardait son calme. »

Et aussi sa Maman lui disant : « Il ne faut pas croire que tu es une sainte ». Réponse : « Oh ! Maman, je sais bien que je ne le suis pas ». Et sa Maman confiant à une autre personne : « N'empêche que pour lui dire en quoi elle ne l'est pas, je serais bien embarrassée ! »

Or, il se trouvait que – providentiellement – je comptais justement aller cet été-là, me reposer d'une forte crise d'eczéma à Villaz, à quelques kilomètres d'Annecy-le-Vieux où se trouve la propriété des Guigné et la tombe familiale où était inhumée la petite Anne.

J'eus donc le grand désir, une fois là-bas, de me rendre en "pèlerinage" à Annecy-le-Vieux, et cela commença le 6 août, fête de la Transfiguration, seul jour où la liturgie nous faisait chanter dans les hymnes du bréviaire : « Jésus, à Toi soit la gloire, qui t'es révélé aux petits ».

Très vite, parmi les "mots" de la petite Anne, l'un m'avait particulièrement frappé parce qu'il me semblait résumer tout l'Évangile, – la révélation de la Paternité de Dieu –, celui qu'elle disait à sa maman lorsqu'elle la voyait préoccupée : « Pourquoi se tourmenter puisque Dieu est là ? » N'est-ce pas l'écho de la parole de Jésus réveillé par les apôtres affolés par la tempête : « Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? ».

J'aimais à rapporter de ces "pèlerinages" qui se sont multipliés au cours des

années 34-39, puis 45-48, où je retournais à Villaz, des images sur lesquelles cette parole était reproduite ; j'en donnais à des personnes qui se reposaient dans cette maison où régnait une réelle atmosphère de spiritualité ; plus d'une fois, je devais m'entendre dire ensuite : « Cela m'a donné un choc quand vous m'avez remis cette image : c'est exactement la parole dont j'avais besoin ».

Je pense qu'en effet elle peut transformer une vie.

J'en donnerai comme premier témoignage ce qui est advenu à Madame S. dont j'ai fait la connaissance au cours du séjour qu'elle fit dans cette maison de "Bon-Attrait", durant l'été de 1936.

Moins de trois ans plus tard, son mari, jeune officier, mourait en sana. Elle restait donc veuve à 29 ans, avec trois jeunes enfants à élever. Comme ressources, une modeste pension et le produit d'un bureau de tabac, comme il est d'usage pour les veuves de fonctionnaires. A plusieurs reprises d'ailleurs, il m'est arrivé de faire une démarche auprès d'amis, inspecteurs des finances, afin qu'on ne l'oublie pas, tant qu'elle y a eu droit.

Mais il s'est avéré, pendant 25 ans, jusqu'au mariage de ses enfants, que cela n'a *jamais* suffi pour qu'elle puisse les élever normalement. Elle a donc cherché simplement à vivre le « Pourquoi se tourmenter… ». Quand on a fait le possible, c'est à Dieu qu'il appartient de faire… le reste. Or, je suis témoin qu'à *chaque fois* le Seigneur lui a envoyé, d'une manière ou d'une autre, par des parents ou même des inconnus, ce dont elle avait besoin. Il est même arrivé une fois, en 1960, que l'on n'ait pas trouvé d'explication à l'une de ces interventions.

Si bien que je recevais des lettres d'où j'extrayais des remarques comme celles-ci : « J'ai lu l'autre jour qu'un pauvre est un homme comblé de Dieu. Comme c'est vrai ! C'est Lui qui s'occupe de tout » ; ou encore : « Combien je L'aimerais moins si j'étais riche ! ».

J. de M., prêtre de Paris.

Pour une "sainteté" dans la joie à la suite de Thérèse de Lisieux et d'Anne de Guigné : Claire de Castelbajac (1953-1975)

On commence à beaucoup parler de cette jeune fille ardente et lumineuse dont le Seigneur paraît ne nous avoir accordé le court passage sur notre terre, que pour nous transmettre un message de bonheur.

Or, dans sa poursuite de la "sainteté", ce sont surtout sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la petite Anne de Guigné qui lui ont tracé le chemin. Ses

biographes nous en assurent :

« Elle est très passionnée par les vies des saints et en lit beaucoup, notamment la collection des vies illustrées pour les enfants. Elle en a deux autres plus importantes, qu'elle relit souvent : Thérèse de l'Enfant-Jésus, écrit spécialement pour les enfants par Le Carbonel, et la petite Anne de Guigné, par Marie Fargues. Ce sont ses deux modèles préférés ».

Elle dit souvent : « Je veux être sainte »; mais elle pense que c'est là un secret, et qu'il ne faut pas en parler aux autres. Un jour cependant, cela lui échappe devant S… Et Claire me revient, tout en larmes, impossible à consoler : « S. dit que je ne serai pas sainte parce que je fais des sottises, mais c'est pas vrai, n'est-ce pas ? Sainte Thérèse et Anne de Guigné, elles ont fait aussi des sottises ? Je peux quand même être sainte ? »[5].

« Elle se passionne pour la vie des saints et puise dans les traits d'enfance de sainte Thérèse de Lisieux et d'Anne de Guigné un modèle pour elle-même. "Je veux être sainte, alors il faut que je fasse des sacrifices." (Elle a alors six ans)»[6]

Nous remercions vivement les Éditions S.O.S. qui ont bien voulu nous accorder la permission de reproduire ci-dessous l'article écrit par Sœur Teresia Rodhain, et paru dans Messages du Secours Catholique*, n° 385, Septembre 1986, p. l9.*

On a envie de titrer : « Claire dans la clarté »[7] tant, dans cette jeune vie, tout est lumineux et transparent. On parle si mal de la jeunesse d'aujourd'hui, il faut faire connaître les merveilles que Dieu suscite parmi les jeunes.

Née à Paris le 26 octobre 1953, Claire de Castelbajac est prévenue d'une grande grâce : son foyer est chrétien et rien n'est plus touchant que les rapports "parents-enfants" que nous livre sa correspondance. Si cette vie nous apparaît tellement limpide, c'est surtout ses lettres qui la révèlent : elle est toujours vraie, toujours elle-même, sans cachotterie ou voile quelconque. Claire n'a pas tenu de journal intime ; quelques notes, quelques lettres à des amies, les témoignages recueillis après sa mort. Il nous semble qu'elle vit non loin de nous, avec ses cris de joie et son rire énorme et contagieux.

Claire a une nature extrêmement riche et heureuse, pas une ombre d'égoïsme.

---

5 Cf. Lauret. *Claire de Castelbajac*, Abbaye Sainte-Scholastique, 81110 DOURGNES, 1978, pp. 26-27.

6 Cf. *Vivre Dieu dans la joie : Claire de Castelbajac*, Moniales cisterciennes de Sainte-Marie de Boulaur, 32450 SARAMON (Gers).

7 C'est le titre d'un ouvrage de Daniel Rops consacré à sainte Claire.

Sa photographie ? Ce n'est pas que celle d'une belle jeune fille heureuse, elle nous dit dans son sourire : « J'ai la joie, voulez-vous que je vous la donne ? »

Née à Paris, elle passe cinq années au Maroc où, déjà, se révèle son amour fou de la vie, de sa famille, des choses de Dieu surtout. A deux ans et demi, sa maman la prévient qu'elle la laisse seule quelques minutes (à la communion de la messe). Réponse : « Je ne suis pas seule, je reste avec Jésus ! » Qu'on ne s'imagine pas une petite sainte. Elle est impétueuse en tout, aime tout (et, bien sûr, tout ce qui se mange). Elle aime tout, donne tout. A ce qui résiste à sa volonté, elle résiste avec colère, non contre les personnes, mais contre les choses, et ses colères déclenchent des contritions impétueuses et bruyantes. On n'arrive pas à l'assurer que le pardon est accordé. Cela dure jusque vers ses sept ans où ses colères se manifestent encore, mais s'apaisent sous l'effet de la grâce. Elle a quatre ans quand son curé conseille de la faire communier, tant elle a un sens profond du divin. La famille hésite : elle se tient si mal à la messe, remue sans arrêt, parle… La solution est cependant là : Claire n'aura l'obligation de la messe dominicale qu'à partir de ses sept ans.

En mars de l'année suivante, la famille quitte le Maroc pour s'installer définitivement dans le domaine familial de Lauret, dans le Gers. Réaction de l'enfant : « Puisque je suis à la campagne, je dois vivre comme mes petites voisines des fermes, m'en faire des amies, jouer avec elles et surtout partager tout : bonbons, jouets, poupées » (même sa préférée, celle qui a des cheveux lavables). C'est à Lauret que Claire, à cinq ans et demi, fait sa première communion, suivie d'un accroissement d'amour pour Dieu et d'une tendre familiarité avec la Vierge Marie et les saints du Paradis.

Petite fille heureuse dans un milieu idéal où tout est facile ? Que non ! Dès sa petite enfance, elle doit souffrir. Souffrir des efforts qu'on soupçonne à peine contre son tempérament impétueux qu'elle s'efforcera de mâter. Souffrance dans son corps si souvent attaqué par la maladie. Dès l'âge de 4 ans : convulsions, coma, toxicose aiguë, opérations diverses, diphtérie, séjours en hôpital jusqu'à la veille de son baccalauréat qu'elle finit de préparer dans son lit. Elle a, toute petite, le sens de la valeur rédemptrice. Au moment d'une guérison, elle interroge : « Si je n'ai plus mal, qu'est-ce que les pécheurs auront ? » Rassurée, elle se roule de joie sur un tapis, rit de ce rire heureux qui traverse les murs. « Dites, papa, vous savez ce que je veux être quand je serai grande ? – Bien sûr, tu penses que tu seras religieuse ! – Non, je veux être sainte, c'est plus fort, hein ? »

Très douée pour tout, pour l'art surtout, Claire fait ses études à Toulouse jusqu'à ces années – les trois dernières –passées à Rome où elle suit les cours de l'Institut de Restauration. Étonnante correspondance avec ses parents, où la

familiarité, les surnoms les plus invraisemblables ne nuisent en rien à une respectueuse et immense reconnaissance d'enfant.

Nous avons vu Claire dans son bonheur, dans ses souffrances, voyons-la maintenant devant la tentation. Pas de secret pour ses parents.

Certes, ils l'ont préparée à l'épreuve que constitue pour une jeune, la vie dans une ville étrangère, dans un milieu étudiant souvent ironique à l'égard de la foi et des valeurs qui fondent la relation à Dieu et aux autres. Claire fait sensation avec sa bonté, sa joie, son enthousiasme. Elle arrive, pleine de foi et de zèle, elle est profondément missionnaire. Mais, sans rien perdre de sa pureté, la pauvre Claire se laisse entraîner.

Elle s'amuse, elle sort le soir, elle dépense… mais une phrase d'une compagne l'éclaire : « Ma pauvre Claire, tu en viendras où nous en sommes toutes, à l'athéisme… » Claire se ressaisit. Elle a été sévèrement grondée à l'Institut pour paresse et indiscipline, presque renvoyée. Devant les reproches d'une famille amie, elle semble crâner, mais elle est trop fine pour n'avoir pas accepté la lumière.

A ses parents, elle a tout écrit : le danger, les plaisirs légers et la tentation et a conclu : « J'ai gâché ma première année », mais jamais elle n'a abandonné la prière. Humblement, elle se ressaisit, d'ailleurs sa candeur inspire le respect autour d'elle.

Elle travaille à la restauration des fresques de la basilique d'Assise, réussit à merveille. Encore un pèlerinage à Jérusalem pour que sa joie terrestre ait atteint son sommet. Revenue à Lauret pour quelques jours avant de regagner Rome, elle déclare : « Si le Ciel c'est la louange de Dieu, j'y suis déjà, car je suis tellement heureuse que si je mourais maintenant, j'irais au ciel tout droit… ».

Tout droit ! Claire ne savait pas que c'était si proche. Le 22 janvier 1975, elle a vingt-et-un ans et trois mois, Claire est emportée par une méningite foudroyante.

Claire – si fraternelle – écoute notre prière.

Sœur Teresia Rodhain

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.